

Mon orphelinat linguistique

Yau Shun-chiu

Adaptation française de Geneviève Barman

Voici la (pas si) triste histoire de deux étudiantes recueillies dans mon « orphelinat linguistique », après avoir été « abandonnées » par les professeurs qui devaient diriger leurs recherches.

Sur invitation du département de linguistique de l'université Tsing Hua de Hsinchu, j'ai passé l'année universitaire 1992-1993 à enseigner la linguistique visuelle à Taïwan. Parmi mes auditeurs se trouvait une étudiante inscrite en maîtrise dans une université renommée de Taipei, auprès d'un professeur parti à l'étranger pour une durée indéterminée sans se faire remplacer. Très motivée, elle faisait plus de trois heures de trajet aller-retour en bus depuis la capitale pour venir m'écouter. Au bout de quelques séances, toujours sans nouvelles de son professeur, elle me demanda si je voulais bien superviser la rédaction de son mémoire. Je lui répondis que, si son université et Tsing Hua étaient d'accord, je n'y voyais pas d'inconvénient. Sitôt l'autorisation obtenue, elle se mit au travail.

Comme le sujet qu'elle avait choisi - les réponses initiales en mandarin de Taïwan - nécessitait le dépouillement des nombreuses enquêtes qu'elle avait réalisées précédemment et que le mémoire devait être rédigé en anglais, terminer le travail en moins d'une année relevait de la gageure. Afin de gagner du temps, elle déménagea à Hsinchu et s'installa pour travailler à l'une des tables de mon spacieux bureau. Elle pouvait ainsi à tout moment discuter avec moi des problèmes qu'elle rencontrait au fil de sa rédaction. Sept jours sur sept, elle était à pied d'œuvre de 9h du matin à 8h du soir. A midi, elle enfourchait son scooter pour aller au marché voisin acheter deux portions de canard rôti et de riz que nous mangions ensemble au bureau, arrosées de thé d'Alishan. Le menu était identique tous les jours, mais cela ne me gênait pas : le canard rôti de Taïwan est un mets délicieux dont on ne se lasse pas. C'est moi qui avait suggéré cet arrangement pour nous éviter à tous les deux de perdre notre temps à faire la queue à la cantine. Après le repas, je sortais prendre l'air ou flâner à la bibliothèque, pendant qu'elle faisait sa sieste. C'est en suivant ce programme de travail acharné qu'elle parvint à passer sa maîtrise avant mon départ de Taïwan.

Durant mes dernières semaines à Tsing Hua, je fis quelques démarches pour lui faire obtenir une bourse d'études aux Etats-Unis. Quatre ans plus tard, elle décrochait son doctorat à l'université de Georgetown et aujourd'hui elle est professeur titulaire (*full professor*) au département de langues et de littérature étrangères de l'université nationale Cheung Kung de Tainan.

De retour au Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale à Paris à l'automne 1993, je découvris que notre directeur avait été invité à Hong Kong et qu'en son absence notre bibliothécaire expédiait les affaires courantes. C'est lui qui me proposa de prendre provisoirement en charge une étudiante inscrite en DEA (Diplôme d'études approfondies autrefois préalable aux études doctorales) auprès du directeur. Le séjour

de ce dernier se prolongea, si bien qu'à son retour elle avait déjà terminé son mémoire. Comme elle travaillait sur l'écriture archaïque chinoise et que le domaine de recherches de notre directeur était la grammaire du chinois moderne (j'ai d'ailleurs publié sa thèse à mes éditions Langages Croisés), elle se sentait plus proche de mes centres d'intérêt que des siens et me demanda de continuer à la diriger pour sa thèse de doctorat. Après avoir mis dix ans à obtenir le grade de directeur de recherche qui, seul à l'époque, habilitait à diriger des thèses, j'étais ravi d'avoir enfin une étudiante en doctorat.

Pour elle aussi, le rythme de travail à mes côtés fut très exigeant. En effet, si l'étudiante taïwanaise devait impérativement terminer son mémoire avant mon départ, l'étudiante française avait moins de trois ans à consacrer à sa thèse, car j'avais décidé qu'elle devait se présenter au concours de chargé de recherche de deuxième classe du CNRS au printemps 1997. Mes collègues du Centre ne comprenaient pas les raisons d'une telle précipitation. Ils pensaient qu'à 26 ans elle avait tout le temps de préparer sa thèse et de se présenter au CNRS. J'étais au contraire persuadé que son jeune âge était son principal atout. Et j'avais raison. Voici maintenant vingt ans qu'elle est chercheuse au CNRS et reconnue dans son domaine. En 2006, elle a même été la seule Occidentale titulaire du prix Shang Chengzuo pour les recherches sur les inscriptions oraculaires sur os et carapaces, les autres lauréats étant tous extrême-orientaux.

Ces deux anciennes étudiantes, qui ont eu l'occasion de faire connaissance au cours de leurs déplacements professionnels respectifs à Paris et à Taïwan, ont des personnalités très différentes. La Taïwanaise est optimiste et tenace ; elle sait tirer parti de toutes les situations et on peut lui appliquer le dicton cantonais « si le ciel lui tombait sur la tête, elle le prendrait comme couverture ». La Française est d'une assiduité au travail digne d'éloges, mais manque, malheureusement, de confiance en elle. Leurs différences se reflètent aussi dans la façon dont elles ont réagi aux pressions que j'ai exercées sur elles.

Sur le campus de Tsing Hua, les portes ne fermaient qu'à minuit et je restais souvent à travailler tard dans la salle d'ordinateurs. Une nuit, je découvris que mon étudiante ne suivait pas le programme que j'avais tracé pour elle et qu'elle continuait à chercher de nouvelles données. Persuadé que, dans ces conditions, elle n'arriverait jamais à tenir les délais impartis, je la réprimai vertement devant tout le monde avant de partir en claquant la porte. De retour chez moi et après avoir recouvré mon calme, je me rendis compte que j'avais dépassé les bornes en lui faisant perdre la face devant ses camarades. Confus, je décidai de lui passer un coup de fil malgré l'heure avancée de la nuit. A peine avait-elle décroché le combiné que j'entendis sa voix rieuse me dire : « Oh Professeur, vous avez eu peur que je me sois suicidée ? ». Je ne saurais dire à quel point je me sentis ridicule !

La Française aussi eut à souffrir de mes exigences, à tel point qu'elle céda sous la pression et tomba malade. Mais, quand elle revint au bureau deux semaines plus tard, elle n'osa pas formuler le moindre reproche à mon égard.

Autant dire que leurs deux personnalités sont aux antipodes l'une de l'autre. La Taïwanaise, toujours pleine d'énergie, ne craint pas d'aller à contre-courant. La Française, un peu plus jeune, n'aime pas forcer les choses ; elle ressemble à la tortue de la fable qui avance pas à pas, mais arrive à point nommé. Chacune a ses mérites.

Un jour que je faisais mes emplettes dans une papeterie parisienne, je tombai sur une carte postale représentant une fillette dans une poubelle dont elle soulevait à moitié le couvercle. J'en achetai deux pour les envoyer à chacune de mes étudiantes. J'ignore si elles ont saisi le message.

Avec le recul du temps, tout est bien qui finit bien. Les deux étudiantes « abandonnées » ont brillamment réussi leurs études et sont aujourd'hui professeur et chercheur dans leurs pays respectifs. Quant à moi, je n'aurais jamais eu d'étudiant, si je n'avais pas eu la chance de rencontrer ces deux « orphelines ».

Vérossaz, le 24 septembre 2017